

COUP D’LAT #3

Avec Florent Jaga



LAT EDITION 2017

Florent Jaga est l'auteur de plusieurs nouvelles, et a contribué entre autres au troisième recueil du collectif LAT, [INCARNATIONS](#).

Plusieurs de ses écrits sont disponibles sur son blog, [Deux doigts sur le clavier...](#)

Plutôt que de se présenter, Florent Jaga estime que "c'est l'écriture qui (le) représente." Mais ajoute aussitôt : "Disons que je suis curieux, en questionnement régulier, contradictoire, sensible, en sursis, ballotté par la vie, par la santé capricieuse, par des femmes capricieuses, elles aussi. Je sais que je suis seul, que, comme tout le monde, j'invente des liens plus ou moins subtils pour vivre avec ça. Je suis un solitaire contrarié."

LE DECLIC DE L'ECRITURE

"Un prof de seconde que j'ai eu également en première m'a encouragé vivement, mais c'est en terminale que j'ai commencé. Un pote écrivait des poèmes qui plaisaient aux filles. J'ai voulu lire et j'ai trouvé ça plat et facile. Je lui ai fait part de mon avis et il s'est fâché en me mettant au défi de faire mieux. Ça m'a amusé et c'est comme ça que tout est parti..."

PROSE OU POESIE ?

"La prose. J'aime le rythme des nouvelles, un moment de bascule, un texte resserré, des émotions tranchantes, mais depuis un peu plus d'un an, je me tourne vers le roman. La poésie, ce sont des respirations, souvent sans rimes. Je joue avec les mots, les associations d'idées, les ressemblances. Je suis peu sensible à la poésie classique. Elle me fait souvent l'effet d'un chat de concours bien calibré. Je préfère les chats de gouttières..."

L'écriture ne doit pas être cantonnée, les catégories existent pour classer, repérer. Elles servent aux autres. Il est sûr que j'essaie de mettre des images, d'insérer des parenthèses poétiques, dans ma prose. Mais je ne veux pas "faire beau". J'ai été frappé par la prose poétique de Céline, de Baudelaire, de Fante, qui s'emparent de la fange et en font une merveille. La poésie pour moi, c'est peut-être une œillade brève, un jet fulgurant qui tranche sur un chapitre, sur un paragraphe. Je l'apparente

au réel, à une balade dans la ville, par exemple. Tout est à sa place, on avance en terrain connu, et puis un sourire, un cri, une femme dont on sent le parfum et dont on suit le dandinement léger, et la poésie s'insinue... Peut-être tient-elle aussi dans le décalage. Celui de ne pas ressentir de tristesse à un enterrement par exemple, ou, de voir l'autre s'effondrer en pleurs après l'amour sans comprendre, d'être soudainement lucide dans l'ivresse, de rire dans un moment angoissant. La poésie est un mot tiroir et vieillot qui me fait penser au calendrier des postes avec des beaux paysages, mais j'ai conscience que c'est une vision étriquée et que certains poèmes m'ont frappé à vie. Les aphorismes de Cioran sont des poèmes selon ma définition de la chose...

RAPPORT A L'ECRITURE

“ C'est mon bâton de solitude, égaré quelques années et retrouvé en pleine souffrance, pendant mon cancer. C'est mon laboratoire de vie, mon grenier à souvenir, mon archipel à découvrir, mon boot camp, mon disque dur additionnel, mon réservoir pulsionnel. Mon rapport est selon l'humeur, léger, profond, exigeant, amusé, agacé, jouissif ou frustrant. C'est une compagne riche de surprises qui jamais ne me lasse.”

SUR LA SOLITUDE

“Enfant, je ne supportais pas la solitude. C'est ce qui m'a conduit vers les autres, et quand ce n'était pas possible, vers la lecture qui était un autre moyen de faire intervenir quelqu'un au centre de ma solitude. La solitude recherchée et trouvée est un luxe. L'autre est une plaie. Les deux états sont paradoxaux. J'ai l'impression d'appivoiser la subie en écrivant et de sublimer celle qui est recherchée.”

L'ORAL ET L'ÉCRIT

“ Il faut travailler pour obtenir l'effet de l'oralité dans l'écriture. Écrire des dialogues qui sonnent "naturel" par exemple peut se révéler un casse-tête. L'oral est brouillon, désordonné, bourré de digressions, d'interruption liés à l'émetteur ou au récepteur du message. J'écris peut-être parce que je n'arrive pas à donner ce que j'ai à l'oral, du fait d'une certaine réserve, d'une peur de l'autre quand je ne suis pas en pleine confiance. Ces carcans volent en éclat quand je suis devant l'écran. L'autre est multiple et s'il vient fouiller dans ce que je suis, je ne lui impose pas. Il aura décidé de le faire. Je suis à l'aise dans l'ombre, en sous-exposition et l'oral me place en position d'acteur quand l'écrit me permet d'être réalisateur. Alors oral, écrit, l'un se nourrit de l'autre et vice-versa, mais sont pour moi deux choses indépendantes.”

MADAME IKSE

“ Je fais intervenir ma lectrice imaginaire idéale que je prénomme madame Ikse. Elle porte des lunettes, est plutôt agréable à regarder, mais porte un front plissé sur mes lignes et guette les facilités et les faiblesses du texte. Elle souhaite que j'en fasse toujours un peu moins, que les mots sonnent justes. Elle n'est pas sensible à l'épate. Mais, au bout du compte, quand elle me lâche, je n'ai rien à redire. Je relis quand même. Si ça accroche, je tourne autour de la phrase, la remanie, la supprime. Parfois, je visualise les dialogues, les personnages et j'essaie de rendre le tout cohérent et accessible.”

PAGE BLANCHE

“ La page blanche. L'écran blanc plutôt. Eh bien je commence des phrases bateau, je regarde si le flux arrive, sinon, je n'insiste pas et je me balade sur Internet ou autre. Je ne veux pas écrire dans l'acharnement.”

“ Oui, ce fut le thème de mon mémoire d'éducateur, et j'ai bien failli en faire mon métier suite à un concours de circonstances. L'animatrice qui menait l'atelier de l'institut de formation avait proposé mon nom pour lui succéder mais j'ai dû décliner car j'étais déjà embauché ailleurs. Mes premières expériences d'écriture collective furent initiées par l'association française pour la lecture. La présidente de l'association menait le stage pour former des animateurs chargés de faire vivre l'écrit et recevoir des écrivains. Un travail très enrichissant sur le fond, sur le pouvoir de l'écrit, sur la perception des styles. La seconde fut donc en atelier d'expression lors de ma formation d'éducateur. Très riche, découvrir les autres, lire, s'interpénétrer, c'était comme porter un regard sur le décolleté de l'âme. J'ai mené trois ateliers d'écriture par la suite avec des personnes en proie à l'illettrisme, et avec d'autres en stage de réinsertion. Ça demandait beaucoup de concentration, de travail en amont, de contrôle des affects...

Je trouve que c'est une approche de l'écriture en tant qu'outil pour panser les blessures narcissiques provoquées par le milieu familial ou scolaire, par exemple. L'écriture personnelle porte sa part de soin, on n'écrit jamais par hasard, mais au-delà d'être un outil elle devient but, elle fait sens pour moi. Là se situe mon distinguo. Maintenant, les ateliers m'ont apporté certaines techniques pour sortir du piège de la page blanche. J'ai en tête des propositions qui peuvent se révéler efficaces. Je prends quelques cacahuètes... (pour plus d'info, lire "et je nageai jusqu'à la page" de la papesse des ateliers d'écriture Elisabeth Bing. Ou "Les ateliers d'écriture" de Claire Boniface qui recense les différents courants) ... Elisabeth Bing était éducatrice, je crois et travaillait sur les blessures narcissiques relatives à la façon d'enseigner en milieu scolaire. Je ne dispose malheureusement plus que d'un exemplaire papier du mémoire, le fichier a disparu dans un disque dur défectueux... Il est consultable à la bibliothèque de l'IRTS de Canteleu, près de Rouen, mais il faut être sacrément motivé pour aller y faire un tour :)

Ces propositions sont des exemples de suggestions assez simples, comme par exemple : "Imaginez une porte fermée. Qu'y a-t-il derrière la porte ?" Dans un récit qui fait intervenir l'imaginaire ou le suspense, je l'utilise, ou plutôt je la visualise, et souvent les mots viennent chargés du mystère de ce que l'on pourrait entrevoir si on ouvrait cette porte..."

LECTURES

“ Djian m'a donné envie d'écrire des romans, Vautrin, des nouvelles, ce sont mes deux piliers importants concernant l'écriture. Après il y en a des centaines, James Crumley, Dostoïevski, Philippe Roth, Romain Gary, Dino Buzzati, William Styron, Éric Chevillard, Boris Vian, Richard Brautigan, Jack London , John Steinbeck, William Faulkner, Nabokov, Zweig, John Fante, Italo Calvino, Borges, Poe, Erskine Caldwell, Charles Palliser, Jim Harrison , Raymond Carver, Richard Ford, Chuck Palahniuk, Paul Auster, Jean Philippe Blondel , Raymond Queneau, Antoine Blondin, Marguerite Yourcenar, L.F Céline, J.D Salinger, Patricia Highsmith, Tennessee Williams , Faulkner , Richard Hugo, David Lodge, Cioran, Lehanne, etc... La liste est très longue. Je lis d'une double manière, en pur lecteur, puis quand un passage me frappe, je reviens dessus, je m'en imprègne pour essayer de décortiquer ce qui fonctionne si bien et tenter d'en percer la magie. En période d'écriture plus poussée, je lis très peu. Je ne veux pas être trop directement percuté par les mots d'un autre...”

SUR LE SURREALISME

“ Il m'a attiré au début de l'écriture, la pataphysique également, mais ça ne représente plus une attraction première. Je reste très attaché à l'absurde, même si ça ne transparait pas toujours dans ce que j'écris. Mon moteur est aujourd'hui d'être au plus près des vibrations internes, au cœur des errances, à fouiller l'esprit des hommes égarés, à explorer le désir et le renoncement. Les petits courages et les petites lâchetés aussi, enfin tout ce qui nous met en mouvement ou en retrait. Je croise souvent l'absurde dans le chemin des hommes, dans le mien parfois aussi.”

ECRIRE SUR INTERNET

“ Dès que j'ai pu avoir une connexion à domicile c'est à dire en septembre 98. Forum littéraire d'Infonie, tout d'abord, puis bien d'autres. Ce que ça m'a apporté ? d'avoir le retour d'inconnus sur mes textes alors que précédemment, j'avais toujours eu un lien de connaissance avec mes lecteurs. Ça m'a permis de rencontrer

d'autres nouvellistes, romanciers, poètes. Ça m'a motivé aussi. En 98, j'écrivais un feuilleton que je postais chaque soir et qui m'a valu l'appel d'un directeur de collection chez un éditeur connu, ce dernier envisageait de le publier, mais cette moitié de roman resta inachevé et le projet tomba à l'eau. J'en ai retiré, cependant le sentiment que mon écriture plaisait, et que ce média pouvait augmenter mes chances dans la jungle éditoriale...

“En terme d'intertextualité, je pense à Victor Hugo qui disait que les calembours étaient les pets de l'esprit.”

L'idée d'être en prise directe avec ce que les autres produisent aussi. Parfois la proposition d'une personne m'inspire et me pousse à explorer une voie nouvelle. L'émulation existe. J'aime aussi l'union collective d'efforts individuels : les fanzines, revues, recueils collectifs ont connu un essor nouveau depuis l'arrivée d'internet. Le côté immédiat de la chose est séduisant. On poste un texte à peine sorti de nos doigts, et le retour peut venir rapidement. Ce peut-être aussi le sentiment de destination qui me pousse. Un lecteur, une lectrice assidue, me motivent parfois à poursuivre mes textes longs. Il arrive aussi que les sentiments se mêlent de la partie. Mes textes ont conduit plusieurs femmes à me connaître, en dehors de la toile, par exemple. C'est d'ailleurs le cas de mon histoire en cours. Rien à voir, mais je me rends compte que je n'ai pas évoqué mon interruption, dans mon rapport à l'écriture. Pas la moindre ligne écrite entre 99 et début 2006... Parce que ma vie ne le permettait pas... Les premières années avec ma femme, la naissance de ma fille, un travail prenant... je me suis éloigné de l'écriture en ne cessant de penser que je m'y remettrais. C'est l'arrivée du cancer qui m'a replongé dans la nécessité de laisser une trace. Ma fille n'avait que 5 ans quand c'est arrivé et je me demandais, en cas de disparition, ce qui lui resterait de son père. Je souhaitais qu'il reste ces histoires qui trottent dans ma tête, et qu'elle ait, plus tard, un peu de ma musique.”

PUBLIER

“ La plupart de mes textes ont été postés sur internet, mais souvent ils ont eu une vie précédente, dans des fanzines, des revues, des recueils papiers suite à des concours ou à des rencontres. (Je commence à avoir un rayonnement de ces publications) Une exception : « le plum' », espace suffisamment exigü pour que je

poste, au jour le jour, le fruit de ma cueillette de mots. Je pense que je dois au site un peu de la rapidité avec laquelle j'ai terminé mon roman l'an passé. Il y avait deux trois fidèles qui attendaient leurs pages et me le faisaient savoir. Ma fille est intéressée par mon activité mystérieuse. Elle s'y essaie aussi parfois...

La visibilité d'un fanzine à l'époque était confinée et franchement réduite. Regarde, j'ai une nouvelle publiée dans une revue au Québec alors que je n'y ai jamais mis les pieds. Je trouve cela magique. Ça s'est fait en quelques mails...

Les petits mags et fanzines sont légions, mais les gens qui les lisent sont infiniment plus nombreux eux-mêmes qu'ils ne l'étaient à l'époque. L'un dans l'autre, je crois qu'on acquiert plus de visibilité par ce biais aujourd'hui qu'alors. J'en veux pour preuve que lorsque je me suis pointé au salon du livre l'année dernière, j'ai rencontré un éditeur qui me connaissait et qui avait lu mes nouvelles, et une auteure de chez Gallimard avec qui j'avais échangé quelques mails il y a plus de dix ans et qui, quand j'ai dit mon nom, m'a surpris en me rappelant ce bref échange que j'avais oublié, et en ajoutant qu'elle lisait régulièrement les nouvelles que j'écrivais.

Est-ce un si grand monde ? J'ai l'impression que non. Sans la toile, j'aurais écrit dans mon coin, ainsi que je le faisais de 19 à 30 ans, sans rien n'envoyer à personne, et en me disant qu'un jour, je ferai le tour des éditeurs papier avec ça..."

UN BLOG ?

" Je trouve l'entreprise souvent prématurée quand on n'a pas grand-chose à proposer (ce qui est souvent le cas) Après, si l'on est prolix, pourquoi pas, mais je pense que c'est au sein des forums que l'on aura le plus de retours et de visibilité. Au plum' que nous fréquentons tous deux, par exemple, je fais très rarement le détour sur les blogs de personnes dont je lis pourtant régulièrement les écrits. Mais peut-être est-ce un comportement qui m'est propre et que d'autres fréquentent les blogs avec plus d'assiduité. Je ne sais pas. J'ai un blog Télérama, mais je le mets peu à jour. J'y ai surtout posté mes premières parties de roman, au cas où un éditeur passerait par là... Comme un petit foulard rouge de jeu de piste."

INTERNET, UN LABYRINTHE

“ Un labyrinTof, alors ;) Internet me sert aussi à donner du réalisme à un lieu que je décris et où je n'ai jamais mis les pieds. Je consulte Google et j'ai le plan du lieu, des photos, parfois des témoignages directs d'internautes. C'est vraiment pratique. Il me sert aussi à vérifier les citations que je ne suis pas sûr d'avoir retenu de manière exacte. Ah, un truc marrant : pour un concours de la francophonie, j'avais écrit une nouvelle en me servant uniquement des liens Google, c'est à dire que j'avais tapé un des mots, et que j'avais ensuite cliqué sur un lien qui m'envoya sur une page. Sur cette page j'ai trouvé d'autres liens et j'ai déroulé le fil jusqu'à obtenir une histoire. Je suis passé de cryptozoologie à un tableau de Gauguin, au kon tiki et autres associations improbables au prime abord, mais qui étaient reliées par le sens, pourtant.”

“Créer est un souci permanent. Je dois interpréter le monde pour qu'il soit supportable. En vivant, je considère avoir une activité créatrice au sens large...”

LES LIMITES DE L'INTERNET

“ Les vraies limites sont sans doute celles qu'on s'impose soi-même. Internet est un espace de relative liberté, ce qui implique celle de piller. La crainte existe toujours qu'un type prenne mes textes d'un simple copier/coller et se les approprie. Ça ne m'empêche pas de dormir cela dit... Je crois que le problème se pose pour ceux qui sont publiés. J'ai su par certains qu'on leur demandait d'être plus rare sur internet et de supprimer leurs textes sur les sites. J'y ai vu, plus qu'une exclusivité de l'éditeur, un dénigrement, une césure destinée à différencier l'amateur du professionnel. Un pro ne doit pas publier sur internet. Trop trivial...”

PAPIER OU CLAVIER ?

“ Plutôt clavier en hiver et papier en été car j'aime alors écrire au soleil, sur la plage. (et je pense que sucer c'est tromper, même si c'est bien fait. J'ai un côté traditionaliste pour ce genre de choses ;))

J'ai l'impression d'écrire différemment d'ailleurs selon le choix du support, mais ce n'est peut-être qu'une impression. Pourtant, à y réfléchir, il y a un changement de rythme entre le stylo qui glisse et le temps qu'il faut pour écrire une phrase quand on ne sert que de ses deux index pour la frappe. Il arrive aussi que j'écrive une version papier, et qu'au passage sur l'écran, je ne conserve que l'idée pour changer la quasi-totalité des phrases. J'ai une vue plus objective de la musique des mots sur l'écran et plus intuitive sur papier.”

SUR L'AUTOEDITION

“ L'autoédition... la plupart du temps est un piège à ego et presque toujours un piège à cons. Je la fuis comme... comme mon ex-femme !

Bon d'accord, au final, il y a parution d'un livre, mais en amont, pas de désir partagé, pas de validation de l'autre. Il y a toujours une pute dans l'histoire, le prestataire qui publie n'importe quoi pour un peu de fric, puisqu'il ne court lui-même aucun risque... L'auteur qui lorsqu'un éditeur le repère, se plie à ses 4 volontés pour être enfin publié et attendre la connaissance, la reconnaissance...”

SUR LES EBOOKS

“ Les E-Books, on en entend parler depuis des années, leur ombre, dit-on, pèse déjà sur l'édition traditionnelle. Pour le moment, j'ai l'impression que ça ne l'empêche pas de bronzer. Je suis assez partagé sur ce sujet. J'aime le livre papier en tant qu'objet aussi. Je trouverais ça triste par exemple, de voir disparaître les bibliothèques personnelles des rayonnages, de voyager dans le train sans pouvoir laisser traîner mon regard sur la couverture des bouquins des passagers. En même temps, le côté pratique et nomade de l'E-book n'est pas à négliger. La disponibilité

gratuite des textes classiques libres de droit permet à chacun d'y avoir accès. D'autres expériences, comme celle du lien ci-dessous, apportent un regard nouveau sur une œuvre. <http://bovary.univ-rouen.fr/> Dans le domaine des arts, l'écrit est pour l'instant relativement protégé de la copie. Je me dis qu'en passant au numérique, il deviendra la proie du peer to peer. C'est déjà le cas pour certains bestsellers que l'on trouve sur emule. J'aimerais cependant que d'autres voies s'ouvrent et profitent à des genres pour lesquels l'édition traditionnelle ne s'investit guère (les nouvelles, les feuilletons, les poèmes).”

DES PROJETS ?

“ Les projets, les projets... Tu connais le proverbe " Quand l'homme fait des projets, Dieu se marre." J'ai le projet de vivre au plus près de mon désir, même si ce n'est pas un chemin facile. Le reste est littérature comme dirait l'autre. Bon, terminer mon roman en cours est une préoccupation quotidienne... Mais je prends mon temps et laisse mûrir en attendant que les idées viennent.”

SUR LE MOT DESIR...

“ Tu as raison, je l'emploie beaucoup, et j'essaie de le vivre pleinement, d'aller jusqu'au bout, quitte à me casser la gueule. Depuis le cancer, je ne marche qu'à ça. C'est un lieu commun, mais la vie est suspendue à un fil ténu, et depuis que la mort est venue cogner, j'ignore les conseils de prudence et je plonge. Auparavant, j'utilisais cette énergie à me forger une carapace. J'suis un bernard l'ermite sans coquille, mais je vois du pays et mon écriture se nourrit de ça.”



Propos recueillis par Tof *

Retrouvez ci-dessous
« Le typhon de Conrad »,
écrit par Florent Jaga

LE TYPHON DE CONRAD

On peut maudire les cieux, injurier la tempête, hurler de rage contre les vagues qui déferlent et vous laissent exsangue sur le pont. On peut s'épuiser de colère sous la frappe aveugle des éléments, celle qui nous cible pourtant mieux qu'un ennemi intime. On peut encore mouliner à tour de bras, colmater ce qui peut l'être, on finit par plonger parmi les débris, transi, apeuré, exposé à mille morts. On peut maudire les cieux et cependant... Il y a des gens qui apparaissent en plein naufrage et l'athée que j'ai toujours été, bénit cette infortune sans laquelle tu ne serais pas là, aujourd'hui encore à mes côtés.

Tu m'as traîné un temps, plus mort que vif, me prodiguant les premiers soins et l'égaré que j'étais les repoussait avec autant d'ingratitude que de mauvaise foi. J'avais besoin de ton aide mais refusais de l'avouer, de me l'avouer. Athée et pauvre diable, tu m'as dévoyé et converti, tu m'as tour-à-tour sauvé et perdu avec les petites bouées tendres que tu me jetais au visage.

D'autres auraient procédé par subtiles touches impressionnistes, me proposant le calme qui suivait la tempête. Elles m'auraient laissé respirer, reprendre pied à mon rythme, mais tu n'étais pas les autres et mon rythme, tu t'en balançais. Le métronome, c'était toi et tu oscillais sévère. Comme on éteint parfois le feu avec le souffle d'une explosion, tu as promené ton typhon sur ma tempête pour l'annihiler.

Les premiers ébats furent désastreux. Je te laissais grimper, glisser, engloutir, serpenter des hanches, gémir. De mon côté, je n'imposais que mon silence et ma désolation de ne pas être où tu m'attendais. Tu étais belle, Maude, je le savais, pas simplement jolie ou charmante, mais belle de tous tes atomes savamment agencés, belle de cette volonté qui me faisait défaut, conquérante d'un quotidien qui m'avait fait chuter. Il m'apparaissait alors que j'étais une erreur de casting, l'élément mou d'une mécanique furieusement charnelle, et nos rapports étaient parasités par l'embarras.

« Ce sont tes médocs » me disais-tu « Va falloir penser à balancer tout ça et vivre sans béquille... enfin, quand je dis sans béquille, tu me laisses celle-là hein ? »

Tu m'invitas à sortir en ignorant mes appréhensions. Ma vie était trop cloisonnée, il me fallait un souffle nouveau, loin de la VMC ronronnante, et je devais me faire beau, tacler le quotidien, exploser mes poumons, juste pour voir ce que ça faisait. Perché sur tes talons hauts, ton petit cul ondoyait suivant les courbes d'un ruban de Möbius, l'infini à portée de main. Ta robe rouge te collait au corps, tu semblais sortir de l'eau, et les regards des hommes convergèrent dès notre entrée dans la brasserie.

- Tu ne passes pas inaperçue. Y en a qui vont se brûler les rétines.
- C'était le but. J'aime exister dans le regard des hommes. J'aime ce désir animal qui déchire les convenances. Pas toi ?
- Les femmes ne me regardent pas comme ça.
- Je suis sûre que si. Tu n'y fais pas attention, c'est tout. Crois-moi, notre regard se porte aussi sur vos fesses, vos épaules.
- Je ne cherche pas à attirer le regard d'autres personnes.
- Oui, tout le monde dit ça, mais en quoi est-ce louable ? On devrait baisser les yeux devant la beauté qui s'offre au quotidien ? Tu irais dans un musée pour regarder les murs en te détournant des tableaux ? C'est absurde n'est-ce pas ?
- Les gens interprètent. Ils te pensent disponible, légère.
- Eh bien qu'ils le pensent. Une part de moi est toujours disponible à la beauté spontanée, au danger de l'ivresse. Regarde le type à gauche avec la chemise bleue. Il glisse sur mes jambes dès que sa femme plonge la cuiller dans son assiette. Je vais relever un peu ma robe pour qu'il aperçoive le liseré de mes bas, et peut-être un peu de chair s'il est sage.

Pour la forme, je m'offusquai timidement, mais je me surpris à apprécier le spectacle. Tes ongles remontaient de tes chevilles, crissaient sur la soie jusqu'à saisir l'élastique du bas pour le réajuster. L'homme, hypnotisé, le teint cramoisi, peinait à reprendre son souffle. Mon petit métronome, tu me faisais osciller entre le danger et l'excitation.

- Alors, n'est-ce pas troublant ?
- Ça me dérange un peu que tu t'offres ainsi.

Ton pied déchaussé trouva la bosse de mon pantalon.

- En tout cas, lui a l'air d'apprécier. Maintenant suppose que je pivote de quelques degrés, que j'écarte perceptiblement les jambes pour proposer mon petit triangle de dentelle à cet homme. Imagine qu'il étrangle sa compagne pour ne pas perdre une miette de mon intimité dévoilée et que vous me preniez en sandwich tous les deux ici-même. C'est à ça que je pense, tu vois, et sans aucune honte car ça me fait mouiller de plaisir. Que te laisse la vie, sinon le plaisir ? Certains s'en défendent, moi je le cueille.
- Peut-être que je ne suis pas l'homme qu'il te faut. Voilà ce que j'en pense.

Tu t'es rembrunie en déclarant que mon état dépressif faisait que je n'étais l'homme de personne pour le moment, mais que mon absence de désir ne m'autorisait pas à juger le tien. Ce faisant, le visage fermé, tu as suivi ton annonce et ouvert tes jambes à l'homme qui rêvait éveillé. Il se repaissait. Ses yeux jouaient au ping-pong entre sa femme, toi et moi. J'étais animé d'une colère rentrée qui n'éteignait pas, cependant mon excitation. Je crois que pour la première fois, j'eus peur de te perdre et ce sentiment déchira mon état dépressif. Ma vie ne valait rien, je t'avais laissé m'agripper et ce jour-là je sus que plus jamais je ne voudrais que tu me lâches.

Tu m'as très peu parlé après cet échange. Quand j'essayais de renouer le dialogue, tu restais évasive, presque ennuyée entre deux bâillements.

Lorsque nous sommes rentrés, j'avais l'image de cet homme te souillant de mille manières, la bouche débordant de bave, le sexe giclant sans discontinuer. Le désir d'un autre fit naître le mien. J'ai plaqué mes mains sur tes fesses et tu as donné une tape sur la main quand j'étais sur le point de faire glisser ta culotte.

- Si tu n'avais pas réprimé mes fantasmes tout à l'heure, elle serait encore humide. Tu as cassé l'ambiance.

Je n'ai pas répondu. Je te voulais comme jamais. J'ai trouvé l'ouverture de tes lèvres après quelques refus et tu t'es assouplie jusqu'à fondre sur ma langue. Tu ondoyais à quatre pattes ; tes bas étaient la seule trace d'humanité dans le tableau, tout le reste était animal, organique, gorgé, tendu, turgescent, souple. Il y avait cet homme qui s'interposait et que j'essayais de gommer en explorant tes orifices simultanément. Je voulais être deux pour toi, que mes doigts, ma langue et mon sexe, comblent tout désir d'autrui. Cette peur de te perdre, je ne savais l'exprimer autrement. Loin de me laisser à mon affaire, toi, mon petit typhon, tu ruais, tourbillonnais, suais au point de glisser comme une anguille entre mes mains et quand, le souffle court je crachai mon plaisir tu hurlas et pleura tout à la fois, te recroquevillant en position fœtale.

Nous avons connu un moment de pur mystère. Une alchimie sacrée. Une marque indélébile, un tatouage indécent de ce plaisir-là, qui me sembla, sur le moment, impossible à reproduire. J'étais parti si loin dans le cosmos que j'étais prêt à douter de l'inexistence de Dieu. Je te regardais, ma déesse, abandonnée, échevelée, blasphémée, ton petit corps de danseuse presque disloqué par la tempête et j'ai pensé à Joseph Conrad, minuscule fétu sous les vagues gigantesques de son typhon. C'est ce jour-là que tu m'as tatoué, oui... Jamais sans toi. J'avais perdu pied, corps, tête, et je m'étais libéré réellement pour la première fois de ma vie.

Il y a des gens qui apparaissent en plein naufrage avec leurs petites bouées tendres et je ne désirais plus qu'une chose : m'abîmer en toi, m'user le bastinage en

frottements divers, ramer à mains nues et bouillonner jusqu'à disparaître en un tourbillon. Je te laissais le typhon, et j'empruntais les vagues.

Il me fallut un certain temps avant de l'avouer. Je n'étais jamais autant excité que lorsque tu séduisais l'autre anonyme. Tu minaudais outrageusement, tu captais le soleil entre tes jambes pour des effets de transparence, tes fesses et tes seins dansaient sous toutes les toiles. Je t'aimais plus intensément quand tu étais libre de m'échapper. Je ne parvenais pas à me raisonner. Ces regards, ces érections que tu volais d'une œillade coquine, me rendaient fou de colère et de désir. Peu à peu, j'appris à dominer cette colère. Nos sorties étaient le torticolis du quotidien et la tornade qui s'ensuivait valait toutes les colères du monde. Ta liberté me libérait. Tu évoquais ouvertement les possibilités d'un troisième partenaire alors que tu glissais ta cyprine sur mon membre en gémissant, les dents mordant tes lèvres. Ce plaisir était intarissable et je buvais à ta source sans pour autant franchir le cap du fantasme. Un fantasme perd sa portée quand on le réalise. C'est ce que je soutenais, une fois rhabillé avec un soupçon de mauvaise foi. Je pense que tu y trouvais ton compte, néanmoins, car ton caractère guerrier m'aurait fait céder plus rapidement si tu l'avais vraiment voulu. Nous eûmes des années de joie intense, toi le typhon et moi les vagues, contre vents et marées, comme on dit. Combien de coques ont crevé sur l'écueil pointu de tes tétons, dans le courant d'air d'un effet de jambes ? Combien de sexes dressés prêts à répondre au doigt et à l'œil ?

La logique aurait voulu que nous finissions par fréquenter un club échangiste, mais tu ne l'as jamais proposé. Tu aimais provoquer l'inattendu et quel tabou aurais-tu brisé dans un lieu dédié. Non, il fallait dénicher des endroits différents, des situations incongrues, cocasses et compter aussi sur l'adjuvant hasard. Tu aimais ces voyages en train. Je te gardais à vue tandis que tu aguichais, subtile, l'heureux voisin de circonstance. Plusieurs fois, la main sous le manteau, tu te fis jouir à quelques centimètres d'un quidam et me donnais ta culotte à respirer en sortant du wagon. Tu m'électrisais, Maude, par ton indécence et ta singularité toujours renouvelées. Je ne serais pas belle tout le temps, me disais-tu. Faisons des provisions pour les jours ternes. Il est vrai que toutes ces anecdotes sont ancrées à jamais, que ces promesses de don à l'anonyme nous appartiennent, qu'elles constituent l'épine dorsale de notre union. Jamais sans toi, non jamais... mais peut-être avec un autre ! avais-tu ajouté, amusée.

Onze ans que cela durait, Pour tout dire, cet anonyme qui te prendrait en ma présence n'était plus qu'une vague menace, mais je continuais de jouer le jeu pour le plaisir que nous prenions à être ensemble après, sans l'importun. Oui, onze ans.

Aussi, quand tu as organisé un repas avec ce Rémy, une espèce de vieux beau à la mâchoire avancée comme une protection de football américain, je n'ai pas tilté. Nous avons déjà reçu des amis à domicile et tu savais titiller sans provoquer d'incident diplomatique avec la conjointe. Il était seul, et cela aurait dû m'alerter. J'étais un peu absent, renfermé, peu disponible. Cela a joué peut-être. Je l'ignore. Tu t'es montrée plus engageante qu'à l'accoutumée et le vin n'avait pas le temps de décanter dans ton verre. Pis, le bougre te resservait immédiatement avec son large sourire carnassier. Je n'intervenais pas. J'avais pleine confiance en toi. Tu avais cette jupe en daim très courte sans culotte « je fais peau contre peau, ce soir » m'avais-tu dit, guillerette. Ton chemisier blanc était presque transparent. Les mamelons roses apparaissaient au moindre geste un peu ample. Rémy m'ignore superbement. Le parfait exemple du mâle dominant qui détaille sa proie. Une petite salope à embrocher dare-dare, ce sont les envies que je lui prête. Elles sont tapies derrière un front plat, à peine ridé. Il déboutonne son col et toi tu ris aux éclats, sans raison. Je sens la colère monter. Se pourrait-il que cette fois tu dépasses les bornes. Il a posé une main sur ta cuisse et tu le laisses agir. J'ai peine à me contenir. Le verre de Rémy a giclé sur le tissu. Un de tes mamelons colle au chemisier et Rémy se jette dessus en te plaquant au sol. J'assiste, médusé à la profanation de ma déesse par le pire des mécréants. Rémy est nu. Son sourire a disparu et c'est un regard fou qui s'impose. Il t'arrache les vêtements, te traite de salope, te retourne comme une crêpe, te fesse en t'emplant, t'inflige avec brutalité ce que je faisais en pleine douceur. Il rugit, éructe, collectionne les banalités vulgaires. Tu gémiss et tu cries comme avec moi, plus fort peut-être même, je ne parviens plus à penser. Je me consume en cendres, aspiré par le vide. Je voudrais disparaître, ne plus assister à la saillie du rugbyman qui te tient par les cheveux et t'incite à le happer jusqu'à la garde. Plus que par l'acte en lui-même, je suis dégoûté par ton assouvissement. Le typhon s'est éteint sous les coups de boutoir d'un minotaure et mes onze années de certitudes ne pèsent plus bien lourd. Pire, tu pleures à la fin, je pensais être le seul à pouvoir recueillir ces larmes. Ça me déchire. Tu le congédies dans la foulée. Tu me fixes à présent. Je te fais face. Ta main se veut caressante, mais je reste froid.

- Je te connais, mon amour. Tu désapprouves n'est-ce pas ? Je n'ai pas dérogé à ma promesse. Jamais sans toi... mais peut-être avec un autre. Cette jouissance, je te l'offre ; ces pleurs étaient pour toi.

Tu remontes sur le piédestal en une réplique. Tu as conservé ce pouvoir-là, ma déesse. Tu frottes doucement le tranchant de ta main contre ton sexe rougi, embrasse puis enduis mon urne funéraire de cette vie qui m'a échappé, dans un ultime naufrage. Tes petites bouées n'avaient pu me sauver un an plus tôt. Le cœur avait cédé pendant mon sommeil. Il avait sans doute suffisamment aimé pour cette vie-là. Le navire est resté à quai. Tu n'as pas voulu disperser mes cendres dans les

vagues, mon typhon, tu m'as voulu avec toi, pour toujours. Il y aura d'autres Rémy, je le sais maintenant. Poursuis ta vie, ma belle, toi qui fus à la fois, mon souffle, mon île et mon ancre.